

Nouvelle Rose Sélavy. On pourrait se raconter des histoires, on se raconte tous des histoires.

On pourrait les noter, sur un coin de feuille, sur un coin de nappe ou de drap, déborder de la feuille jusque sur la table, continuer d'écrire indéfiniment sur les murs, le sol, le plafond.

Alors cette écriture ferait un chemin, une promenade. On pourrait se promener ainsi de la cave au grenier, dans tous les sens, comme un escargot. On s'insinuerait partout.

On pourrait faire ainsi le tour de la terre, et revenir, ne jamais se perdre et toujours dévider. Ce serait un fil de laine, un fil d'Ariane, un fil de soie.

Le fil de soi. On pourrait tricoter des mailles, se tricoter des chausses pour quand il fait froid, des écharpes, des corsets, des caracos, des guimpes, des dessous et des dessus. On pourrait avoir chaud dedans, et laisser cela dehors, sur le bord de la rampe ou de la fenêtre aux beaux jours.

On pourrait coudre et découdre tous les bouts de bris, de bris et de débris, de bric et de broc, en faire une pelisse, une couverture, un tippy, camper, s'y camper, nicher.

Tout ce que l'on pourrait coudre, découdre, recoudre, tramer, tisser de voyage et d'aventure, de nidation, de refuge. Ce serait une grande transhumance au fil de toutes ces histoires.

On pourrait aussi poser, un jour, le grand blanc des silences auprès de ce décours.

Le poser simplement, le blanc, le noir, le bleu, le rouge de ce silence.

L'épingler là sur le mur auprès de ces histoires.

Ce serait étrange là sur le mur, comme les touches immobiles d'une musique, que l'on ne jouerait pas, que l'on ferait mine de ne pas jouer.

On s'arrêterait devant le mur. On dirait il y a du blanc. On resterait devant. Ce silence. On s'arrêterait. On verrait alors la maison tout autour, une grande maison douce avec des volets bleus et des herbes fraîches, de petites roses sous les charmilles, des clins d'œil et des cigales.

On serait arrivé là quelque part, et dans le blanc la promesse d'une histoire.

Juste la promesse, l'à peine, presque rien, la course tout autour. La ronde des petites écritures. Mais là, posé, on serait dans la maison ronde.

Piano.

Il était un petit navire. Cela revient un jour et vous emporte dans le grand ciel et le grand sel. Dans le grand seul du vent venu sous le grand départ, et les clapotement à l'entour. Cela survient aux anicroches, dans les petites anicroches du jour où l'on décroche. Cela revient aux petits souvenirs d'enfance, aux petits bateaux.

Cela s'effleure et fleure un goût de soleil et de baies, de fenêtres ouvertes et de petits mots doux. De paramécies, de grenouilles, au bal des embarcadères. Cela s'embarque, cela s'emballe, cela s'embrouille, cela s'entourne, cela dévale, cela valse. Vienne et revienne. Roucoule.

Cela va l'eau.

Cela va terre.

Sourd, cela sourd

Et se terre.

Ce voyage partout jamais,

Ce voyage toujours

Accourt accouru

Accoste

Aux flots

Au sec

Jusques au désert,

A l'ocre

A l'horizon les soirs diaprés

Les soirs safranés de sud

Cela s'émoire

Comme une caravane, un caravansérail,

D'odalisques en embruns.

Cela fait nacre et caresse.

Cela s'éternise d'infinis, d'étoile.

Cela lutine, cela butine, cela balbutie.

Comme lettres et lustres.

Comme de grands rouleaux de lois, joués, déjoués. Comme de grandes joies

Suzanne Aurbach, extrait de *Transhumances Transhumance*, éditions d'écarts, 2003